

Semaine 2 : « DIEU LE PERE »
Textes d'approfondissement

Bernard Sesboüé : le Dieu Père de Jésus dans le Nouveau Testament

« Dans le Nouveau Testament, l'image de la tendresse de Dieu pour l'homme sera exprimée de manière préférentielle par le mot de Père. Non pas que l'image de l'amour conjugal soit abolie, mais désormais, il y aura une répartition des images entre le Père et le Fils. L'ami des hommes, l'époux qui vient célébrer ses noces avec l'humanité, c'est Jésus.

Mais l'image paternelle de Dieu n'est-elle pas parmi nous l'objet d'un certain rejet ? Et n'y a-t-il pas un grand risque à vouloir attribuer à Dieu le terme de Père ? La psychologie des profondeurs nous a révélé les grandes ambiguïtés qui se cache sous l'affection entre un père et ses enfants. Freud a démonté l'archétype du désir de tuer le père. Dans notre société la relation père-fils ou filles (comme la relation mère-fils ou filles d'ailleurs) donne l'exemple de bien des malfaçons : amour possessif, abus d'autorité, mépris d'un père pour un enfant qui ne lui convient pas et dont il stérilise à la base les possibilités de grandir et de s'épanouir ; bien d'autres choses encore, quand ce n'est pas l'absence pure et simple d'un père volage qui a abandonné ses enfants.

Dans la société, à laquelle nous reprochons d'être patriarcale, nous sommes devenus très susceptibles devant l'idée du « paternalisme » et de la « condescendance ». Certains intellectuels ne se sont-ils pas faits les prophètes d'une « société sans pères » ? Au milieu de toutes les revendications d'émancipations, on trouve désormais l'émancipation à l'égard du père.

Le mouvement féministe pour sa part réclame que l'on parle aussi de Dieu comme d'une mère et ressent parfois comme une injure l'emploi grammatical du genre masculin pour désigner Dieu. Mais faut-il redire ici que l'être de Dieu dépasse la différenciation sexuelle ? N'a-t-on pas vu dès l'Ancien Testament que l'idée paternelle de Dieu enveloppe les caractéristiques de la relation maternelle ? La racine hébraïque du mot miséricorde signifie utérus (A. Paul).

Bien entendu, l'attribution à Dieu du titre de Père suppose la purification de toutes ces contre-images. Il est vrai que pour certains il est extrêmement difficile de surmonter l'image négative trop douloureuse donnée par leur propre père. Cependant, cette difficulté même peut être l'occasion d'une découverte et d'une libération. Comme le disait saint Augustin pour son propre cas, ce qui aura été le plus difficile à admettre dans la foi deviendra le plus lumineux et le plus porteur de vie. »

Croire, Bernard Sesboüé, Droquet et Ardant, Paris, 1999, p. 111-112.

Bernard Sesboüé : un Dieu juste et miséricordieux

« De son côté, un Dieu amoureux se doit d'être un Dieu fidèle. Les infidélités, les ruptures d'alliance viennent toujours du peuple volage et faible. Au contraire, Dieu reste « un Dieu fidèle et sans iniquité, il est rectitude et justice » (Dt 32, 4). Cette fidélité est le fondement de la solidité de Dieu, considéré comme un rocher sur lequel Israël peut se fier sans crainte.

La fidélité de Dieu pour son peuple fait que son amour devient sans cesse miséricorde. La miséricorde est une attitude de fidélité, de loyauté, de solidarité avec l'ami infidèle, de longanimité, riche en bienveillance. Il laisse au méchant le temps de se repentir et de se convertir. Il éprouve pitié et compassion pour les malheureux et les faibles en particulier. Dieu lui-même se présente ainsi à Moïse juste après l'apostasie du peuple qui a adoré le veau d'or, alors qu'il accepte de renouveler l'Alliance : « Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité, qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché ... » (Ex 34, 6-7).

Mais la justice divine s'oppose-t-elle à cette miséricorde ? Sans doute les textes bibliques évoquent-ils des châtiments – le déluge, la destruction de Sodome et de Gomorrhe, David puni pour son adultère et son meurtre, l'exil du peuple à Babylone, etc. -, plus souvent d'ailleurs des avertissements et des menaces.

Dieu fait cependant toujours la différence entre le péché et le pécheur. Mais cela n'est qu'un aspect latéral de la justice biblique qui n'est pas celle à laquelle nous pensons à partir de l'institution humaine de la justice. La justice de Dieu va bien au-delà de l'équilibre des deux plateaux de la balance.

Dieu est juste, il est le juste par excellence, au même titre qu'il est le saint, parce qu'il accomplit le droit, c'est-à-dire tout ce qui découle de sa nature et de l'Alliance contractée avec Israël. La justice, c'est de respecter chacun selon ses droits les plus fondamentaux « d'exister et de vivre ». En ce sens, « jamais dans la Bible la justice de Dieu n'est associée à un mal » (J.

Guillet). Ce n'est pas une justice distributive, mais une justice qui sauve en accomplissant les promesses de Dieu. Elle se vérifie donc par excellence dans l'acte de faire droit au pauvre.

La justice de Dieu n'est pas celle qui condamne, mais la justice salvifique qui justifie le pécheur. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Croire, Bernard Sesboüé, Droguet et Ardant, Paris, 1999, p. 107

St Paul aux Corinthiens : le Père plein de tendresse, de qui vient tout réconfort

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père plein de tendresse, le Dieu de qui vient tout réconfort. Dans toutes nos détresses, il nous réconforte ; ainsi, nous pouvons réconforter tous ceux qui sont dans la détresse, grâce au réconfort que nous recevons nous-mêmes de Dieu.

2Co 1, 3-4

Joseph Ratzinger : l'unité entre la foi au Dieu Père et au Dieu tout puissant

L'unité paradoxale du Dieu de la foi et du Dieu des philosophes, base de l'image chrétienne de Dieu, est exprimée dans le Symbole par la juxtaposition des deux attributs : « Père » et « Maître de toutes choses. » Le deuxième titre - « **Pantocrator** » en grec - évoque la formule vétéro-testamentaire de « **Yahvé Sabaoth** » dont il est impossible d'établir le véritable sens. Littéralement elle signifie : « Dieu des multitudes », « Dieu des puissances » ; parfois la Septante traduit par « Seigneur des puissances ».

Quoi qu'il en soit de son origine, on peut dire que cette expression vise à désigner Dieu comme le Maître du ciel et de la terre ; dans une intention polémique contre la religion astrologique de Babylone, elle voulait surtout le présenter comme le Seigneur à qui même les astres appartiennent, ceux-ci ne pouvant exister comme puissances divines indépendantes : les astres ne sont pas des dieux, mais les instruments de Dieu, à sa disposition comme les armées le sont à leur chef. Le mot Pantocrator revêt donc d'abord un sens cosmique ; par la suite il prend aussi un sens politique ; il désigne Dieu comme le Souverain de tous les seigneurs. En appelant Dieu à la fois « Père » et « Maître de toutes choses », le Credo a joint un concept familial à un concept de puissance cosmique, pour décrire l'unique Dieu. Par-là, il exprime exactement le problème de l'image chrétienne de Dieu : la tension entre la puissance absolue et l'amour absolu, entre l'éloignement absolu et la proximité absolue, entre l'être absolu et l'attention portée à ce qu'il y a de plus humain dans l'homme, la compénétration du maximum et du minimum que nous avons mentionnée.

Le mot « **Père** » qui reste encore indéterminé quant à son objet, rattache le premier article de foi au deuxième ; il renvoie à la christologie, reliant ainsi intimement les deux parties et rendant le discours sur Dieu pleinement intelligible par le regard sur le Fils.

Ce que signifie, par exemple, la « toute-puissance », la « souveraineté », ne devient clair, au sens chrétien, qu'auprès de la crèche et de la croix. Lorsque Dieu, reconnu comme le Tout-Puissant, est allé jusqu'à l'extrême limite de l'impuissance, en se livrant à la plus petite de ses créatures, alors seulement il est possible de formuler le vrai concept chrétien de la souveraineté de Dieu. De là naît un nouveau concept de puissance, de souveraineté et de seigneurie.

Il apparaît que la puissance suprême est celle qui ne craint pas de renoncer totalement à la puissance ; sa force vient, non de la violence, mais de la liberté de l'amour qui, même repoussé, est encore plus fort que la force triomphante des puissances terrestres. C'est ici seulement que se réalise définitivement la correction des critères d'appréciation et des dimensions, annoncée dans la juxtaposition du maximum et du minimum.